Aux Grisons – FAVJ du 5 août 1905 –

Le 22 juillet dernier, le premier train quittant Zürich à destination de Coire emportait vers les Alpes une joyeuse société ; c'0pétaient les étudiants en botanique qui, sous la direction de leurs professeurs, s'en allaient en excursion dans la vallée la plus reculée du Rhin postérieur et de là dans la Haute-Engadine. Par un bonheur inespéré, j'avais pu prendre place dans leurs rangs, et c'est ainsi qu'aujourd'hui je viens vous parler des Alpes grisonnes.

Par une température de plus en plus élevée, le train nous transporte rapidement jusqu'à Coire, puis par les chemins de fer rhétiens, jusqu'à *Thusis*. Le diner est vite avalé, si bien qu'à 2 h. nous voilà sac au dos, boîte au côté, remontant la route du *Splügen*, construite dans l'étroite gorge de la *Viamala*, un des sites les plus sauvages qu'il soit au monde. Le Rhin coule au fond d'un ravin très encaissé entre deux parois de rochers très élevées et souvent très rapprochées. Dans la partie la plus étroite et la plus pittoresque, on a creusé dans le rocher une galerie d'où l'on domine le torrent roulant ses flots écumeux dans la profondeur des abîmes qu'il a lui-même creusés siècle après siècle ; et tout là-haut dans l'échancrure laissée par les deux parois de rochers qui enserrent la rivière, en levant les yeux, on aperçoit un pont minuscule qui domine cette dernière de je ne sais combien de dizaines de mètres sur ce pont un point noir : c'est un brave bonhomme qui, au grand plaisir des touristes, jette de grosses pierres du haut du pont dans la rivière.

La montée s'accentue, les plantes montagnardes apparaissent petit à petit ; aussi au coucher du soleil nous arrivons à *Andeer*, charmant petit village situé dans un élargissement de la vallée et qui contient des sources ferrugineuses fréquentées depuis des siècles déjà.

Vis-à-vis de l'hôtel de Nicca, on peut voir dans une sorte de cage construite à son intention, un aigle enfermé. Il a l'air absolument pacifique et ne jette à ses visiteurs que des regards empreints de la plus simple curiosité. Là-dedans cet oiseau fait pitié : son plumage maigre, ses ailes étriquées et son œil terne disent l'ennui funeste de la captivité et lui, sans doute, de temps à autre, se prend à rêver aux espaces infinis où, soutenus par leurs ailes puissantes, ses congénères planent en toute liberté et, de leurs regards perçants, fouillent la terre nourricière.

L'aurore du lendemain nous trouve tous frais et dispos et c'est du pas le plus alerte que nous quittons Andeer pour prendre le chemin d'Avers. Nous quittons bientôt la route du Splügen et entrons dans le val *Ferrera*, étage inférieur de l'Avers, célèbre par ses gisements de fer, de cuivre et d'argent, autrefois l'origine d'une exploitation prospère, ruinée aujourd'hui.

D'un côté de la route c'est l'abîme au fond duquel mugit le Rhin ; de l'autre des forêts de sapins plus ou moins denses abritant une végétation luxuriante de rhododendrons, de plantes alpines diverses, en particulier la délicieuse *Linnaea*

borealis qui, par centaines, éclot ses frêles clochettes au-dessus du frais tapis de mousse couvrant le sol.

Nous dinons, oh ! très frugalement et dans le tourbillonnement incessant des mouches *à Ins Ferrera* ou *Canicül.*

Au-dessus de ce hameau, nous passons un pont faisant frontière avec l'Italie. En effet l'un des affluents du Rhin d'Avers, le Rhin dit de *Lei* coule du sud au nord sur territoire italien. C'est le seul exemple que nous ayons d'une vallée italienne dont les eaux se déversent sur le versant nord des Alpes.

Mais voici *Campsul*, le premier hameau du val d'Avers, puis trois cents mètres plus bas sur une pente regardant le sud-ouest, bien abritée contre les vents du nord par les parois calcaires du Weissberg : *Cresta* (1949 m.) le chef-lieu de la vallée, petit hameau comprenant quelques maisons et 17 habitants.

Nous y arrivons par petits groupes et grâce à l'administration du chef de course, le professeur S., qui a distribué les chambre, chacun peut prendre immédiatement possession de la sienne dans l'excellent petit bâtiment Heinze appartenant à l'instituteur de la localité.

Dans un prochain article nous reviendrons sur le val d'Avers et dirons les caractères spéciaux de cette haute vallée, de ses habitants, de ses coutumes, intéressants entre tous.

(A suivre).

Pour l'article débutant à la page suivante, FAVJ du 17 août 1905.

Aux Grisons.

(Suite)

Nous voila donc à Cresta, le village le plus important d'Avers, une vallée des plus reculées des Grisons. Située exactement au sud-ouest du canton, la vallée d'Avers proprement dite commence au pont de Lei (frontière italienne). Un premier palier, celui de Campsut, long de 4 km. environ, est à l'altitude moyenne du Mt Tendre, soit 1680 m. Il se continue au sud par le val Madris. Un second palier, celui de Cresta (1950 m.) s'ouvre sur la gauche, dominant le premier d'environ 250 m., il se ramifie au sud-est en deux petits vallons, celui de Bregalga qui par le col de la Duana communique avec le val Bregaglia dont nous reparlerons ; l'autre est le vallon de Juf (2133 m.) d'où l'on atteint très facilement la Haute-Engadine.

Le palier supérieur d'Avers, donc Cresta-Juf, que nous avons plus spécialement en vue ici, s'étend sur une longueur de 8 km., à l'altitude moyenne de 2000 m. Au fond du val coule l'Averserrhein, un des nombreux affluents du Rhin postérieur. De chaque côté s'élèvent des sommités atteignant 3000 m. environ ; aussi cette petite vallée, complètement isolée du reste du monde, présente-t-elle des conditions d'existence absolument spéciales que l'on ne rencontre pas ailleurs en Europe.

Le versant droit, favorablement exposé au midi, est formé par un plateau dont les bords plongent dans le Rhin, puis viennent des pentes rapides occupées par des prairies fourragères; celles du bas sont régulièrement fumées. Plus haut nous avons la prairie alpine avec toute sa richesse florale et enfin, sur les plateaux qui à 200 ou 300 m. au-dessus de Cresta interrompent momentanément la déclivité, de plantureux pâturages, où paissent des vaches grises.

Sur le versant gauche, deux forêts, celles de Letzi et de Capetta, sont les derniers restes d'une zone forestière jadis très étendue.

Il y a une dizaine d'années seulement que l'on pénètre à Avers au moyen d'une route. Auparavant, les Avner (habitants d'Avers) voulant atteindre Andeer ou Thusis, n'avaient à leur disposition que des mauvais chemins parfois même très dangereux. Aussi à ce moment leurs relations avec Oberhalbstein, Bregaglia et l'Italie étaient-elles très importantes.

Avers n'a pas d'agriculture. Tout au plus y rencontre-t-on quelques carrés de salades, épinards, choux, raves, carottes, pois. Ici ou là quelques pommes de terre qui ne viennent guère. Pas de céréales non plus. Pas d'industrie. De quoi vivent donc les gens? « Ils vivent d'herbe, tout uniment. Les hommes la ramassent, les bestiaux la tondent, la mangent et ruminent, puis les hommes la remangent, la ruminent à leur tour sous la forme assimilable de viande et de produits laitiers » [1])

Les prairies occupent une surface considérable et elles produisent un foin court, parfumé, très propice à la production d'un lait de première qualité. La fenaison dure environ deux mois et presque en entier elle est faite par des ouvrier italiens, qui arrivent à Avers par familles complètes.

Le foin est étendu, très mince, sur toute la surface de la prairie et le soir venu, on ne le met pas en *chirons*, comme chez nous. On le laisse tout simplement. Le lendemain, s'il ne peut être rentré il est amoncelé en gros andains.

La totalité de l'engrais n'est pas employé pour la fumure des prairies. Si cela était, elles seraient autrement productives. Une bonne partie sert au chauffage. En hiver, les moutons et les chèvres enfermés dans d'étroites étables, piétinent continuellement leurs excréments. De temps à autre, on taille dans la masse de ces derniers, des cubes pareils à des morceaux de tourbe. On les sèche au soleil en les exposant sur d'étroites galeries adossées à la face sud des bâtiments. Peu à peu ils perdent leur odeur, et l'hiver prochain ils fourniront, mêlés au bois, un combustible inodore et de première qualité.

Comme ailleurs, dans les Grisons, la viande de bœuf, mouton ou porc est mangée après avoir été séchée au soleil. Les quartiers débités sont frottés de sel, fumés pendant quelques jours à la cheminée, puis suspendus au toit où le soleil en achève la conservation. Cette viande grisonne est réputée et se mange très facilement.

Les porcs sont engraissés au moyen de rhubarbe sauvage, d'oseille ou d'orties dont les

1) Echo des Alpes. — Juin 1905: La vallée d'Avers par F. F. Roget.

feuilles fauchées, cuites dans une chaudières ad-hoc, sont ensuite pressées en forme de tourteaux. Les habillés de soie sont fort friands de ces derniers et grossissent à vue d'œil.

Nous avons dit que l'on ne cultive pas de céréales à Avers; cela est vrai. Mais autrefois il n'en était pas de même. Diverses circonstances sont là pour le prouver: ainsi les restes de moulins existant près de Cresta et Juf.

On a cultivé aussi autrefois le lin et le chanvre; ces cultures ont disparu aujourd'hui.

Les deux forêts de Letzi et de Capetta sont formées exclusivement de mélèzes et d'arolles. Pourtant quelques sapins existent dans la première à 1820 m. Mais ces forêts ne ressemblent en rien aux nôtres. Elles tiennent plutôt du pâturage boisé. Dans la forêt de Capetta, en particulier, les arbres sont fort clairsemés et partout à peu près, le sol est recouvert d'une herbe abondante. Dans la zône supérieure cependant où les arolles prédominent, la pelouse est remplacée par la formation si caractéristique des rhododendrons, airelles, etc.

La limite supérieure de la forêt est située environ à 2200 m., et les arbres que l'on y rencontre, des arolles exclusivement, revêtent des formes fantastiques, façonnées à la longue par les intempéries. A côté de ces vieux arolles vétérans robustes qui depuis des siècles, solides à leur poste, bravent la rigueur du climat, on remarque des individus absolument secs, chez lesquels toute étincelle de vie a disparu depuis des années, des siècles (?), et qui, pareils à de gigantesques squelettes, néanmoins restent debout, dressant vers le ciel leurs rameaux dénudés. Mort, le sapin se comporte tout autrement; en peu d'années, les éléments destructeurs conjurés à sa perte, les jettent à terre où ils achèvent sa décomposition.

La forêt de Capetta ne renferme pas de jeune génération. La faute en est surtout au jeune bétail, aux chèvres (les *gehörnte Förster* comme les appelent les Allemands) que pendant trop longtemps on a laissés paître en liberté dans le massif, et par conséquent commettre des des déprédations d'une valeur incalculable. Aujourd'hui la forêt est un *Bannwald* (bois à ban); tout pacage y est interdit; mais cette seule mesure ne suffirait pas à la sauver. Grâce à des plantations méthodiquement conduites, on espère fournir à la forêt défaillante les jeunes générations détruites par la dent des chèvres. Si elles ne réussissent pas, la vieille forêt d'Avers aura vécu et le climat déjà considérablement détérioré par les déboisements effectués au cours des siècles derniers, n'en sera que plus rude encore.

Les forêts de Letzi et de Capetta ne représentent que les derniers restes d'une zone forestière autrefois beaucoup plus étendue. Tout porte à croire que les vallons de Juf, de Bregalga et d'un manière générale, tout le versant droit d'Avers où maintenant ne croît pas un arbre, contenaient, à une époque plus ou moins reculée, des forêts étendues.

Avers, plus peut-être encore qu'aucune autre vallée alpine, a subi un déboisement inconsidéré. Une tradition bien vivante à Avers raconte que jadis un habitant prédisait à ses combourgeois la disparition complète des forêts de la vallée s'ils ne mettaient un frein à leur rage de déboisement. Le pauvre homme fut traité de fou, d'insensé et devint l'objet de la risée publique.

Les gens ! « Ce sont de véritables montagnards suisses. Secs, droits, élancés, taciturnes, rudes et primitifs, peu instruits, ils forment une commune de 250 à 300 personnes. Le fin moraliste des villes les trouvera grossiers. Le poète les estimera insensibles. L'ecclésiastique que leur envoient les auditoires de théologie jugera sévèrement leur piété. Le juriste affirmera leur peu de respect pour la loi, leurs goûts de chicaniers. Et ces messieurs n'auront pas tort. Il ne faut ni poétiser, ni idéaliser, ni même vouloir raisonner beaucoup quand on a choisi les montagnards pour sujet de son propos. »

Tel est le jugement que porte sur leur compte l'auteur déjà cité. Est-il juste ? Je ne saurais le dire, car je ne suis pas entré suffisamment en contact avec eux pour risquer même une appréciation.

D'après mes propres informations la population actuelle est de 180 habitants, de langue allemande, en diminution de 20 depuis le dernier recensement. La population se trouve ainsi en décroissance rapide. Le déboisement et la détérioration du climat qui s'en est suivie, les conditions d'existence toujours plus difficiles en sont évidemment la cause.

L'origine de la colonisation se perd dans la nuit des temps. Le premier document historique mentionnant Avers est une Charte de 1354. En 1396, la communauté avait déjà un sceau et un maire.

L'origine des habitants est très discutée. L'opinion la plus généralement admise les considère comme des Valaisans venus soit directement des colonies du Rheinwald suivant les uns, soit indirectement de Davos suivant les autres. Toutefois les noms romanches de Campsut, Cresta, Juf, etc. parlent en faveur d'une colonisation romanche antérieure.

Les Avner sont protestants et, au sujet de leur religion, je ne puis me dispenser de citer encore l'auteur déja nommé : « A preuve de rudesse dans les sentiments, voici le président d'Avers — ou était-ce celui de l'alpe de Bre-

Bregalga – qui me disait, comme un soir de semaine nous vidions bouteille ensemble, que le pasteur lui paraissait un ustensile superflu mais que cela aurait mauvaise façon pour la vallée de n'en pas avoir. » Ce qui n'empêche pas que le dimanche suivant qui sonnait les cloches du temple paroissial ? Les fils du président.

Les Avner, hommes libres, n'ont jamais que sur le papier des suzerains féodaux ecclésiastiques. Actuellement encore, ils vivent comme des seigneurs au petit pied. Ils travaillent peu. Tout l'été, ils paient des journaliers italiens pour faucher leurs prés. En hiver, ils se chauffent au soleil, jouent aux cartes autour du poêle, consomment leur viande séchée, boivent du vin de la Valteline et de l'eau-de-vie italienne, lutinent les filles. Ce sont des hobereaux. » (même source).

Depuis 1894, nous l'avons déjà dit, les Avner communiquent avec le nord du canton par une bonne route qui, en amont d'Andeer, rejoint la grande artère du Splügen. Auparavant le gros de leurs affaires s'effectuait avec l'Italie, le val Bregaglia ou le val voisin d'Oberhalbstein. Pendant très longtemps ils ont pratiqué le Col de la Forcellina (2673 m.) qui se soudant au S..timer les conduisait à Casaccia dans le val Bregaglia. De celui-ci ils gagnaient facilement l'Italie pour écouler leur bétail. Ils s'y approvisionnaient en farine, sel, vin, etc. Aujourd'hui la Forcellina est abandonnée, sinon des touristes. Le chemin, bien entretenu jadis et accessible aux mulets et chevaux, est aujourd'hui dans un état lamentable. Le trafic dut être considérable, mais il est certain qu'il y a pris fin il y a déjà longtemps. En effet, au moment de l'ouverture de la route Andeer-Cresta, les chevaux étaient inconnus à Avers et de mémoire d'homme personne ne se souvenait d'en avoir vu.

Un autre passage qui, à un moment donné, fut également d'une grande importance, est le Stallerberg (2584 m.) Il fait communiquer Avers de Juf avec Stalla (Bivio) dans l'Oberhalbstein. Le transport à dos de mulet fut usité d'abondance, puis peu à peu remplacé par le transport à dos d'homme. A plusieurs reprises, le Stallerberg servit pendant l'hiver à transporter du foin d'Avers dans l'Oberhalbstein, et la façon dont s'effectuait ce transport ne manque pas d'intérêt. Lié en balles, le foin était mis sur de légers traîneaux que des bœufs tiraient jusqu'au dessus de Stalla. Là, les balles étaient déchargées et roulées du haut en bas de la pente qui aboutit à ce village.

Les règlements communaux sont typiques à plus d'un titre ; ainsi un article dit en substance ceci : quiconque aura acheté du foin en automne et en aura de reste au printemps, ne pourra le vendre à un prix supérieur à celui qu'il l'a payé.

Une telle disposition est évidemment faite pour qu'en cas de disette, l'intérêt de l'individu soit subordonné à celui de la communauté. Toutefois la plupart de ces dispositions ont été abrogées lors de la promulgation de diverses lois cantonales.

Le bâtiment d'école est situé à peu près au milieu du val, et certains enfants ont à faire un chemin considérable pour s'y rendre. Les élèves au nombre de 20 environ, fréquentent la classe pendant 28 semaines par an.

Les maisons d'habitation sont construites partie en pierre, partie en bois. Elles se composent généralement d'un rez-de-chaussée renfermant le bûcher, la cave, puis d'un premier étage où se trouve la cuisine, la chambre de ménage, une grande chambre à coucher avec d'immenses poêles en pierre. Les murs sont très épais percés de fenêtres étroites. L'intérieur des chambres est entièrement boisé. Un 2e étage en pignon, contient une ou deux petites chambres. Les meubles, tables, chaises, ont du style et frappent de suite par leur aspect antique.

La plus belle maison de la vallée est sans contredit cette dite du Podestat. Elle fut érigée par la famille Strub aujourd'hui éteinte. Cette maison, à ce qu'on dit, renferme des merveilles, mais n'ayant pu la visiter, je ne saurais pas vous en dire davantage.

L'église paroissiale est située à Cresta. C'est la plus élevée de l'Europe entière. Le clocher se voit de partout dans la vallée ; l'on n'y accède qu'au moyen d'une échelle extérieure.

Depuis quelques années, Avers est un lieu de passage très fréquenté par les touristes qui se rendent dans la Haute-Engadine par la Forcellina. C'est également un lieu de villégiature préféré de ceux qui fuient le bruit des stations à la mode, qui aiment la montagne pour elle-même et recherchent avant tout la paix sereine des hauteurs, la poésie qui s'en dégage et qui va droit au cœur.

(A suivre)

Pour l'article débutant à la page suivante, FAVJ du 24 août 1905.

Aux Grisons.

(Suite)

A Cresta, chef-lieu d'Avers, nous passons deux jours pleins, les lundi 24 et mardi 25 juillet. Le programme du lundi comportait l'ascension du Grosshorn, une jolie sommité de 2777 m. au sud-ouest de Cresta. Mais le temps est plutôt à la pluie et forcément nous renonçons au Grosshorn pour explorer les prairies qui dominent Cresta au nord, prairies qui sont d'une richesse florale extraordinaire, excepté bien entendu celles qui sont fumées ou simplement fauchées. Les amateurs d'Edelweiss cueillent à foison la plante homicide par excellence. Nous ne nous expliquons pas l'enthousiasme illimité qu'éprouvent quantité de gens à l'égard de l'Edelweiss et pourquoi on veut à toute force faire de cette plante, qui après tout n'a rien de remarquable, un symbole de la flore alpine, de la montagne. Elle est vulgaire après tout, et croît dans la plupart des chaînes de montagnes de l'Europe centrale et méridionale, de l'Asie occidentale et centrale et également dans la steppe sibérienne.

Vis-à-vis du village, sur les pentes dominant le Rhein, se trouve la forêt de Capetta dont il a été question déjà dans notre précédent article. Elle exige impérieusement une visite et aussitôt le dîner expédié nous nous y rendons et admirons sans réserve les splendides mélèzes et les arolles tricentenaires dont elle est formée. Nous faisons là une promenade délicieuse que les approches de la nuit écourtent malheureusement.

Notre colonne bien que d'allure toute scientifique et très sérieuse comprend néanmoins une commission des divertissements. Celle-ci a découvert dans l'Hôtel un essaim de jeunes pensionnaires qui ne demandent pas mieux que de danser un brin, et avec des étudiants encore. Aussi, sitôt après le souper, sommes-nous solennellement invités à prendre part au bal select organisé par la commission. Lestement les tables sont desservies, reléguées aux quatre coins de la salle, et pensionnaires et botanistes — ces derniers dans l'intervalle ont chaussé leurs pantoufles — de s'en donner à cœur joie. Valses, polkas, quadrilles se succèdent aux accords d'un orchestre improvisé, qui entre autres mérites est animé de la meilleure volonté.

Mais Cresta a sa police. 11 heures ! Messieurs et mesdames, c'est l'heure ! Il n'y a pas à barguigner. Chacun quitte la place et regagne sa chambre.

25 juillet ! Le temps est couvert, de tous côtés les montagnes sont enveloppées de brouillards. Peu importe, la bise a l'air de prendre. Pleins de confiance, nous partons pour le Weissberg, une sommité qui domine Cresta à 2970 m. d'altitude.

D'abord le chemin traverse des prairies d'une splendeur florale qui ne se peut décrire. A chaque instant ce sont des trouvailles nouvelles qui

mettent en joie les plus difficiles. On atteint le sommet très commodément en gravissant un pierrier de dalles calcaires, voire même de marbre blanc.

Si le temps était clair, la vue s'étendrait bien loin ; mais hélas ! si le brouillard a quitté les bas, il stationne encore autour des sommets et masque la plupart d'entre eux. A peine jouissons-nous d'une échappée sur le Jupperhorn et le Piz Platta les plus voisins !

Le retour s'effectua par les Bandsee, deux petits lacs aux eaux sombres, dans un site sauvage au pied du Jupperhorn. Le vent du nord a peu à peu dissipé les brumes ; vers le sud les sommets brillent sous les feux du soleil couchant et à deux pas d'un torrent dont les eaux murmurent une monotone cantilène nous passons un instant délicieux, où

Loin du bruit, loin des villes,
Nous *voudrions* rester toujours.

L'étape du lendemain sera forte, aussi chacun *s'empaille* de bonne heure.

A 5 heures, le 26 juillet, tout le monde est debout. Le temps de toute beauté promet une journée idéale et c'est d'un pas allègre, dans la fraîcheur matinale, que nous remontons la vallée et entrons bientôt dans le val Bregalga, d'où par le col de la Duana nous gagnerons Soglio dans le val Bregaglia.

En fait d'habitations, le val Bregalga ne contient qu'un chalet d'alpage, mais un chalet installé d'une façon toute moderne et qui en remontrerait à plus d'un chalet du Jura.

En effet, il est construit entièrement en pierre et possède de vastes et splendides écuries. La cuisine a un foyer bien isolé et le beurre est obtenu par un appareil à force centrifuge.

Le pâturage appartient pour 7/9 à la commune d'Avers et le reste à un comte de Salis résidant en Italie.

Le bétail, au nombre d'une soixantaine de vaches grises, plus des génisses, est la propriété des communiers d'Avers. Pas d'amodiation ! Le lait de chaque vache est mesuré chaque jour et à la fin de la saison, les produits sont répartis entre les communiers proportionnellement à la quantité de lait fourni par chaque animal.

Nous continuons à remonter le val et, sans peine, atteignons les derniers gazons. C'est là qu'on peut se rendre compte du combat incessant livré par la végétation aux surfaces rocheuses récemment abandonnées par le glacier. Certaines espèces, des lichens, croissent directement sur la roche ; au bout d'une série d'années elles ont fourni une croûte d'humus suffisamment épaisse pour que d'autres aient la possibilité de s'y fixer. A leur tour ces dernières feront place à de nouvelles plantes, si bien que peu à peu la surface du rocher, autrefois nue, sera recouverte d'un gazon touffu et très caractéristique.

On atteint le col de la Duana (2708 m.) le long d'une pente de neige d'où par ci par là émerge la glace.

Le col lui-même est une sorte de plateau où les glaciers ont creusé des vallonnements plus ou moins profonds. Des rocs entassés mirent leurs contours anguleux dans de petits lacs aux eaux vert sombre; des roches moutonnées disent le long travail des glaciers aux temps jadis. Des bords du plateau le regard plonge d'un seul trait tout au fond du val Bregaglia. Les plus alpinistes s'en vont ascensionner le Piz Duana 3136 m., pendant que l'autre moitié gagne Soglio par l'abrupt sentier qui se précipite du col.

Le col de la Duana, autrefois très pratiqué par les gens d'Avers, est aujourd'hui absolument abandonné sauf des touristes. Sur le versant nord toute trace de sentier a disparu. Mais la vue est unique, idéale. On ne peut songer à la décrire tant l'on est empoigné par la grandeur et la magnificence du tableau. Ebloui, les yeux regardent de tous côtés et cherchent à enregistrer pour toujours l'image des fières aiguilles, des terribles escarpements, des glaciers étincelants que l'on voit de la Duana. Vous en nommerai-je quelques-uns, vous dirai-je lesquels ont le mieux frappé ma rétine? Non! ma plume se refuse à dire l'émotion ressentie devant tant de splendeur.

Tout ce que je vous dirai, c'est que, dans la sublimité du moment, instinctivement de nos cœurs jaillissent les accords du plus beau de nos hymnes patriotiques.

« Sur nos monts quand le soleil »

Chacun chante dans sa langue naturellement; c'est une cacophonie de paroles; mais qu'importe les cœurs vibrent à l'unisson.

C'est en des moments pareils que touts pécialement l'on ressent la mâle beauté et l'inspiration puissante de ces hymnes patriotiques, ces chants du pays qui font pleurer les montagnards exilés.

Du col de la Duana la descente sur Soglio (1088 m.) est vertigineuse; d'abord ce sont des escarpements au travers desquels serpente un sentier qu'un œil même exercé a parfois de la peine à distinguer; puis viennent des pâturages assez secs, très exposés au soleil brûlant du midi. La seconde moitié de la descente s'effectue presque tout entière au travers de forêts plus ou moins éclaircies.

Soglio situé sur un replat à 400 m. environ au-dessus du thalweg se trouve déjà dans la zone des châtaigniers et des noyers. C'est dire la succession de climats que nous avons traversés dans l'espace d'une journée. Par petits groupes, les genoux moulus, notre colonne y fait son entrée et prend ses quartiers dans le manoir de la vieille famille de Salis-Soglio,

transformé aujourd'hui en un confortable hôtel-pension.

Dans huit jours, nous donnerons quelques détails géographiques et autres sur cette intéressante vallée de la Suisse italienne, les principaux villages, le manoir Salis, etc.

(A suivre).

FAVJ du 31 août 1905

Aux Grisons.

(Suite)

Le val Bregaglia, appelé Bergell par les Allemands, est une intéressante vallée alpine très encaissée, aux flancs abrupts, qui, au sud-ouest, débouche sur Chiavenna au nord du lac de Côme et au nord-est se termine brusquement

par une pente très rapide, haute de 200 m. environ que la route postale de la Maloja gravit en de nombreux lacets et au haut de laquelle se trouve le village de Maloja appartenant déjà à la Haute-Engadine.

De ce point (1809 m.) on jouit d'un coup d'œil tout à fait significatif. Vers le nord-est on aperçoit les lacs de Sils et Silvaplana et la vallée de l'Inn de très faible déclivité. Vers le sud-ouest au contraire, dans une perspective plongeante, c'est le Bregaglia, profondément creusé et encaissé.

Le val Bregaglia est arrosé par la Maira, un torrent aux eaux écumeuses qui venant, du petit val latéral de Marozzo coule d'abord vers le nord-est puis par une courbe prononcée s'infléchit vers le sud et, par une gorge, étroite rejoint le thalweg près de Casaccia (voir la carte). La Maira a pour tributaires principaux sur sa rive gauche l'Orlegna venant du val Muretto et l'Albigna du glacier de ce nom. Ces deux torrents ont l'un et l'autre une direction primordiale sud-nord, et, comme la Maira, ils s'infléchissent régulièrement vers la gauche pour couler enfin au sud-ouest dans l'axe de la vallée principale et rejoindre la Maira. L'Orlegna passe non loin de Maloja et dans des conditions telles que l'on pourrait facilement détourner son cours et l'obliger à jeter ses eaux dans le lac de Sils.

Au point de vue géologique et hydrographique le val Bregaglia présente un intérêt très vif. En effet, les belles études du professeur Heim de Zurich ont prouvé qu'à une époque ancienne, à un moment où le val Bregaglia était beaucoup moins creusé qu'aujourd'hui, la Maira (dans son cours supérieur du val Marozzo), l'Orlegna et l'Albigna coulaient vers le nord et se déversaient dans l'Inn, la rivière de l'Engadine. Mais, peu à peu, la Maira (cours inférieur) a érodé et creusé les terrains vers le nord, attaqué par l'érosion les trois vals Marozzo, Albigna et Muretto et obligé peu à peu leurs torrents à se déverser dans son thalweg. Plusieurs terrasses du Bregaglia, inclinées vers le nord-est, dépassant 2100 m. d'altitude et situées dans le prolongement direct des terrasses de la Haute-Engadine, montrent à l'évidence les divers cours que le lit de l'Inn a occupés dans la succession des siècles.

Nous avons affaire ici au phénomène connu des géologues sous le nom de détournements de rivières. Il n'est pas spécial au Bregaglia puisqu'on le retrouve dans d'autres parties des Grisons, en Savoie et ailleurs encore !

Le Bregaglia possède de magnifiques forêts à la formation desquelles prennent part essentiellement le châtaignier, le sapin rouge et le sapin blanc, le mélèze et l'arolle.

Le châtaignier occupe la partie inférieure de

la vallée, à savoir jusqu'à 1100 m. sur le versant sud et 900 m. sur le versant nord. En amont il ne dépasse guère Porta, une gorge encaissée qui sépare Bregaglia en deux étages ou paliers. Jusqu'au XVI• siècle cette gorge était fermée par un mur franchissable seulement par une porte de fer. A peu de distance s'élèvent les ruines de l'ancien château-fort de Castelmuro. La principale forêt de châtaigniers est celle de Brentan qui s'étend de Castasegna à Soglio. Elle renferme des arbres de toute beauté et les châtaignes que l'on y récolte sont l'objet d'un commerce important.

Quand les fruits sont mûrs on les recueille et les dépose dans des petites huttes en pierre — appelées cascines — élevées un peu partout dans la forêt. On les place alors en couches de 30—40 m. d'épaisseur sur une sorte de treillage élevé à 2 m. au-dessus du sol. Sous ce treillage on entretient un feu de branchages pendant trois à quatre semaines. Au bout de ce temps, les châtaignes sont sèches; il n'y a plus qu'à les secouer ou les battre violemment dans un sac jusqu'à ce que les coquilles se détachent.

Le bois de châtaignier est très estimé; on l'emploie dans la construction, la fabrication d'une quantité d'ustensiles, comme combustible, poteaux télégraphiques. Il résiste admirablement à l'air et à l'humidité.

Le châtaignier a encore l'avantage de fournir aux abeilles une provision notable de miel. Jusqu'à peu d'années on ignorait que cet arbre fût mellifère.

Au-dessus de la châtaigneraie nous avons sur le versant sud (exposé au sud) une zone assez étendue de prairies et de buissons interrompus ici et là par des bouquets de vernes où les chèvres trouvent une savoureuse pâture.

Plus haut et surtout dans les endroits abrupts apparaît la forêt de sapins rouges, qui monte en moyenne jusqu'à 1980 m. Le sapin blanc est très peu représenté sur ce versant.

Le mélèze se rencontre au-dessus du sapin rouge et particulièrement dans le haut de la vallée. Les massifs de mélèze ne dépassent pas en moyenne 2065 m. Quelques individus isolés montent jusqu'à 2190 m. au maximum. On rencontre aussi quelques arolles, altitude maximum 2280 m.

La zone des pâturages est très étendue; elle comprend de nombreux maïens où le bétail séjourne alternativement suivant la saison, car la population est d'ailleurs fort nomade.

Sur le versant nord (exposé au nord) les choses se présentent un peu différemment. D'abord la zone de pâturages est très réduite à cause de la nature rocheuse et des fortes déclivités du sol. (La pente moyenne des deux versants est de 50%.) Immédiatement au-dessus du châtaignier, nous avons le mélèze, puis le sapin rouge et le sapin blanc et enfin, formant la limite supérieure de la forêt, de nouveau le mélèze mélangé à l'arolle. La limite moyenne de la forêt atteint 2100 m.

2100 m.

Le hêtre manque totalement.

Les forêts occupent une surface considérable et plusieurs massifs possèdent encore un caractère prononcé de bois à ban, surtout sur le versant gauche. Comme ailleurs, la forêt a été diminuée par l'homme, et à l'heure qu'il est, le parcours autorisé des chèvres lui est encore un ennemi redoutable. A l'origine, nul ne pouvait soustraire ses fonds au droit de parcours général des chèvres. Aujourd'hui plusieurs communes ont institué le rachat de cette servitude moyennant paiement dune certaine redevance.

Dans la grande châtaigneraie de Brentan, au-dessus de Castasegna, le parcours des chèvres est interdit. Mais comme ces animaux doivent forcément la traverser pour se rendre à leur pâturage habituel, les habitants leur rognent les dents pour réduire au minimum les dégâts qu'ils ne manquent pas de faire rien qu'en passant.

Les premières ordonnances touchant la protection des forêts datent de 1827. Mais déjà au XVIe siècle, il fut institué des bois à ban auxquels il était expressément défendu de toucher. Le ban absolu dura jusqu'en 1814.

Aujourd'hui l'organisation forestière est assez compliquée et nous ne pouvons qu'effleurer le sujet. Presque toutes les forêts (sauf celle de châtaigniers) sont propriétés communales et les ordonnances les concernant sont multiples et varient d'une commune à l'autre.

L'exploitation des bois est en général assez difficile à cause du manque de chemins carrossables. En montagne, il n'y en a en effet peu ou point, et les bois abattus sont transportés jusqu'à la route cantonale, soit par câbles comme au Tessin, soit par des glissoires difficiles à établir et le long desquelles le bois éprouve un déchet notable.

Les cultures varient naturellement suivant l'altitude et suivant l'exposition. Au-dessus de Porta, elles sont très réduites, au-dessous de cette localité – Sotto Porta – la vigne en espalier et tous les arbres fruitiers, le mûrier, etc, sont prospères ; la végétation y a un caractère méridional prononcé.

Le point le plus bas de la vallée est Cassegna (700 m.) à la frontière italienne. La température moyenne annuelle y est de 10o, la chute d'eau de 165 cm.

Les habitants vivent de l'élève du bétail et du commerce des bois ; l'agriculture proprement dit ne vient qu'en seconde ligne. L'apiculture est assez développée.

Autrefois, les hommes s'expatriaient volontiers et couraient le monde, comme hôteliers, confiseurs, etc. Aujourd'hui l'*emigrazione* a beaucoup diminué.

La race paraît solide et intelligente. Les hommes, de haute taille et de belle figure, ne sont pas rares. Par contre les femmes sont rapidement flétries et usées par les rudes travaux qu'elles accomplissent.

Bregaglia compte environ 170 habitants dont les trois quarts sont protestants. C'est le seul exemple que nous avons d'une vallée italienne de religion réformée. Le fait provient sans doute des relations étendues qu'elle entretient

avec l'Engadine protestante et romane. La langue officielle et l'italien qui est enseigné à l'école. Le peuple parle un dialecte particulier qui se rapproche du romanche. Beaucoup de personnes parlent l'allemand et même le français.

Nous avons omis de dire que la propriété est extraordinairement morcelée. Ainsi à S…, on voit des coins de prairies de 12, 10, 8 m2 tout au plus ! Le même morcellement se retrouve dans la propriété des bâtiments et surtout des étables. Beaucoup de ces dernières appartiennent à plusieurs propriétaires dont l'un possède 10 ½ ; un autre les 3/8 ; un 3e le 1/8.

Feuille d'Avis de la Vallée du 7 septembre 1905 :

Aux Grisons.

(Fin)

Il est certain que le val Bregaglia fut connu très longtemps avant J.-C. On assure que les premiers habitants des Grisons furent des Etrusques qui, refoulés d'Italie, vinrent s'établir dans la solitude des Alpes, en passant probablement par les vallées qui s'ouvrent sur le lac de Côme. Entre Spino et Soglio on a retrouvé un vase de bronze d'origine étrusque. Il est conservé au Musée de Coire.

A l'époque romaine, Bregaglia fut un passage très fréquenté des légions qui par le Septimer

à la vallée de l'Inn se rendaient dans les possessions septentrionales de l'empire. Avec le Simplon, la voie Bregaglia-Septimer-vallée du Rhin était la principale route romaine franchissant les Alpes suisses. Le Septimer est aujourd'hui abandonné, mais à divers endroits il est facile de reconnaître les pavés caractéristiques de l'antique voie romaine.

Le christianisme pénétra à Bregaglia dans le Ve siècle. Il y fut prêché par *Gaudentius,* évêque de Novare qui, selon la légende, y périt, martyr de sa foi. Plus tard on éleva au-dessus de Casaccia, une église à sa mémoire. Elle devint célèbre et, jusqu'à l'établissement de la Réforme, fut un lieu de pèlerinage très fréquenté. Elle est aujourd'hui en ruines.

Bregaglia, vu sa situation, souffrit beaucoup des invasions barbares. Pendant le moyen âge, il fit partie du royaume des Ostrogoths, puis du duché d'Allemanie, et de l'Empire d'Allemagne. Il ressortissait alors de l'Evêché de Coire. Plus tard il fit partie de la Ligue de la Maison-Dieu.

Au commencement du XVIe siècle, la Réforme fit son apparition à Bregaglia. Comme dans les autres vals du versant sud des Alpes, elle y fut prêchée par des moines acquis à la foi nouvelle, fuyant les tribunaux de l'Inquisition. L'une après l'autre, les communes acceptèrent la religion réformée. Mais elle ne s'y maintint pas sans peine. A plusieurs reprises, les partis catholiques pénétrèrent dans le Bregaglia, pillant, saccageant tout et rétablissant le culte de la vierge.

Mais ces incursions furent vaines, les Bregalgiens tinrent bon et restèrent réformés, tandis qu'à Chiavenna et en Valteline, les protestants furent exterminés et la foi réformée détruite à jamais.

La Révolution française mit les Grisons en effervescence et surtout la Valteline, pays sujet des Trois Ligues grisonnes. Des réformes furent demandées dans l'administration de ce pays. Les Grisons refusèrent et Napoléon Bonaparte, qui venait de fonder la République cisalpine, y incorpora la Valteline purement et simplement, ce qui mit un point final à la question de réunir la Valteline à la Suisse, posée à plusieurs reprises. C'est à cette occasion que le futur empereur des Français déclara solennellement que « un peuple ne peut être le sujet d'un autre peuple, sans qu'il y ait violation du droit naturel. » Ses actes futurs devaient être en singulière contradiction avec ces paroles. A l'occasion de la réunion de la Valteline à la Cisalpine, de nombreuses propriétés privées des Bregalgiens situées en Italie furent iniquement confisquées.

Le mécontentement causé par la décision de Napoléon eut pour cause le refus des Ligues grisonnes d'adhérer à la République helvétique en 1798. Leur réunion n'eut lieu qu'en 1801.

Lors de l'invasion des Grisons par les Alliés en guerre avec les Français, des troupes russes remontèrent le Bregglia et campèrent au pied de la Maloja.

Depuis 1803, le val Bregaglia est partie intégrante de la Suisse.

Le val de Bregaglia a donné aux Grisons, à la Suisse, à l'Europe, la famille de Salis originaire de Soglio. On parle déjà des Salis au Xe siècle et pendant les guerres de la Réformation, ils jouèrent un rôle de premier plan. Le château de Salis était situé entre Castasegna et Soglio. Depuis longtemps il est en ruines, mais il existe aujourd'hui à Soglio même un magnifique palais construit au XVIIIe siècle par la famille de Salis et qui est devenu… un hôtel-pension très fréquenté. La façade est assez quelconque, mais l'intérieur a été conservé tel quel : pièces voûtées ou à plafonds ouvrés, cours intérieures munies de balcons, collections d'armures, de casques, d'hallebardes et piques du plus haut intérêt. Le manoir est entouré d'un splendide jardin où l'on distingue avant tout un immense … fertile.

Nous nous sommes un peu attardés à donner quelques renseignements forcément incohérents et incomplets sur le val Bregaglia, aussi il est temps de reprendre le fil de notre récit.

Après une excellente nuit passée dans l'aristocratique demeure des Salis, nous quittons Soglio à la première heure en colonne de marche sous la conduite de M. Giovanoli, ancien forestier, pour rejoindre au travers de la région pleine de buissons, la grande route qui remonte la vallée et nous amènera en Engadine.

Le chemin serpente le long de la montagne ; presque partout des buissons ou des massifs de … en forment le revêtement végétal. Ici et là quelques bonnes plantes méridionales excitent l'enthousiasme de tous.

Nous descendons lentement et bientôt après avoir traversé la Maira sur un beau pont de pierre, nous atteignons le bourg de Stampa et la grande route. Elle n'excite aucune admiration parmi nous, cette grande route, si belle soit-elle. Elle est poussiéreuse, rectiligne, le soleil tape et nous voulons gagner Maloja ; nous en avons au moins pour quatre heures.

Néanmoins nous partons pleins de courage et hâtons le pas ; nous traversons Borgonuovo et enfon nous voici à Vicosoprano où notre bonne étoile nous permet de découvrir deux rustiques chars à bancs qui vont conduire notre colonne jusqu'au pied de la paroi de la Maloja.

Rapidement des planches maintenues par des courroies formées de lanières de cuir tressées, sont ajustées sur nos chars, nous grimpons dessus ; les chevaux sont attelés et fouette cocher, voilà les botanistes du Poly en route pour la Maloja. Ah ! la délicieuse course en *voiture* ; les jambes pendantes en dehors du véhicule, la pipe aux dents, malgré le soleil de plomb et les cahots, nous admirons sans réserve

les boisements du haut Bregaglia, les cimes neigeuses et les glaciers qui en descendent, les arêtes vertigineuses fermant l'horizon au sud.

Nous voici à Casaccia, point d'aboutissement de l'ancienne voie du Septimer. Le cocher fait boire ses chevaux trempés de sueur. Mais ne voilà-t-il pas que l'un d'eux, impatient, voulant entrer dans le bassin, glisse des pieds de devant et roule sur le pavé au risque de s'assommer, de s'étrangler ou d'entraîner dans sa chute son compagnon d'attelage. Des soins empressés le remettent bientôt sur pied. Le brave ! il s'en tire avec quelques légères contusions.

Repartis, nous passons bientôt à proximité des ruines imposantes de l'Eglise de St-Gaudentius dont il a été question plus haut et quelques minutes encore, nos véhicules s'arrêtent. C'est le terme du voyage... en voiture. Chacun descend, se bâte aussitôt, et les jambes quelque peu engourdies, commence l'ascension sur grande route coupée de droits, de la paroi de la Maloja.

La montée est charmante, ombragée par de beaux sapins. A droite, on entend l'Orlegna qui se précipite grondante dans une gorge étroite avant d'aller rejoindre la Maira.

Une demi-heure suffit pour atteindre le haut du col : un éblouissement que le panorama qui se découvre à nos yeux du haut de ce belvédère. Au premier plan les maisons et les hôtels du hameau de Maloja, puis le ravissant lac de Sils, la vallée de l'Inn, flanquée au nord des pointes rocheuses du Piz Julier, au sud des sommités neigeuses du massif de la Bernina. En se retournant c'est le val Bregaglia que nous venons de quitter, aux flancs vertigineux, creusé, excavé par la Maira victorieuse. Le contraste est frappant quand on vient de jeter les yeux sur l'Engadine sans pente appréciable jusqu'à Saint-Moritz. Et tout au fond, tout au bas de ce ravin géant qu'est le val Bregaglia, une vapeur légère flottant à mi-hauteur des grands monts indique l'Italie.

A l'Osteria Vecchia (la vieille auberge) — un bâtiment tout en bois, façon chalet, sur la façade duquel on lit en français,

« Qui chaque année à Maloya viendra
Longtemps sur terre restera » —

un dîner réconfortant nous est servi. Pensez donc il est deux heures de l'après-midi et depuis six heures du matin... Enfin bref !

En voiture de nouveau ! Et c'est dans un immense omnibus préhistorique à quatre chevaux, que nous prenons place, les 23 membres de l'expédition, avec armes et bagages.

Avec impétuosité, les quatre roncins enlèvent la guimbarde et nous voici roulant sur les bords du bleu lac de Sils. Mais pan ! une secousse précipite contenant et contenu contre les rochers qui flanquent la route. C'est un des chevaux qui, effrayé par la voile d'une barque, a fait un écart et compromis la direction et la stabilité du véhicule. La barque éloignée, la bête se calme et tout est rapidement remis en place. Mais si le cheval au lieu d'aller à gauche, était allé à droite, nous versions bel et bien dans le lac.

Aucun de nos lacs jurassiques ne peut donner une idée de la beauté des lacs de Sils et de Silvaplana. Entourés de pentes rocheuses ou boisées, auxquelles succèdent les escarpements rocheux ou les neiges des hauts sommets, ils forment un tableau magique que l'on ne se lasse pas de contempl(r. Rien d'étonnant à ce que depuis des années ils reçoivent la visite de milliers de touristes.

Vient ensuite le lac de Saint-Moritz, plus petit, mais qui n'a rien à leur envier sous le rapport du pittoresque. Il est le joyau de cette Haute-Engadine, une des perles de la Suisse.

Saint-Moritz est une agglomération d'hôtels, de villas, de magasins, où l'on ne se plaît qu'à moitié, tant il est envahi à cette saison de l'année par la foule des touristes de haut vol. Mais c'est un endroit de toute beauté, dans une situation unique.

Nous reprenons contact avec le sol et après une visite au Statzersee, du côté de Pontresina, nous gagnons Samaden, terme de notre voyage. La soirée se passe gaiement à l'Hôtel Bellevue, où un mien cousin, comme moi ancien élève de l'Ecole polytechnique, vient nous tenir compagnie.

Et c'est la fin de l'excursion proprement dite, une excursion qui a réussi admirablement, par un temps idéal, dans une contrée d'une richesse botanique extraordinaire, et d'une variété de sites difficile à décrire ; une excursion enfin qui nous a permis de faire connaissance avec une partie de la Suisse bien différente de celle que nous habitons, avec ses habitants, des gens aux mœurs intéressantes et d'excellents Confédérés.

Si tout a si bien marché, si nous avons fait ample moisson de science et de souvenirs, nous le devons à M. le professeur Schröter, chef de course. A des qualités administratives hors ligne, s'allient chez lui un amour et une connaissance des choses de la nature, sans bornes. Et cet intérêt qu'il porte à l'étude, aux problèmes nombreux qui surgissent à chaque pas, il sait le communiquer à ses compagnons, à ses élèves qu'il ne cesse de regarder comme des amis. Nous n'aurions garde d'oublier non plus MM. les professeurs Keller, Rickli et Schellenberg, dont les captivantes explications sur des sujets plus spéciaux ont donné à la course un intérêt de plus.

* * *

Le lendemain, la ligne de l'Albula, de laquelle nous avons parlé jadis, nous ramène en nos foyers, nous... et nos souvenirs ! S. A.